



La singularité nomade et son influence sur l'Autre Semblable dans *La traversée* de Mouloud Mammeri

Nomadic singularity and its influence on the similar other in Mouloud Mammeri's *La traverse* (The crossing)

Mehdi Hamdi

Université Mouloud Mammeri, Algérie, atlantidus76@yahoo.fr

Article information

History of the article - Historique de l'article

Received: 01/12/2018

Accepted : 20/05/2019

Published: 02/06/2019

Abstarct :

This article is about studying the behavior of some characters coming from the North of Algeria and going to the South as part of a mission on the oil trade. Some of these characters are of Algerian origin and others are of European origin. Before leaving for the desert, grand obscure (Great Darkness) instructs his disciples to investigate the European influences and the role that the only female character of the delegation can play. Behind this mission lies another: it is also about observing the nomads, trying to subjugate them to the established order and force them into confinement. We will see how, in multiple interactions with nomadic Tuareg, the delegation learns the impossibility of such an enterprise. We suppose that the stranger changes his gaze once he has experienced space, met the other and danced to the rhythm of the Ahellil. In short, unwittingly, the delegation finds itself before the experience of limits. The freedom in which the Nomads live is a posture that this stranger other, considered as "similar", cannot simply deny without denying himself.

Keywords: Desert, Nomad, Ahellil, otherness, identity.

Résumé :

Dans cet article, il est question d'étudier le comportement de quelques personnages venus du Nord de l'Algérie et se rendant dans le Sud dans le cadre d'une mission sur le commerce pétrolier. Ces personnages sont d'origine algérienne pour certains et européenne pour d'autres. Avant de partir au désert le Grand obscur (GO) charge ses disciples d'enquêter sur les influences européennes et le rôle que peut jouer le seul personnage féminin de la délégation. Derrière cette mission se cache une autre : il est aussi question d'observer les nomades, tenter de les assujettir à l'ordre établi et les forcer au confinement. Nous verrons comment, dans des interactions multiples avec les Touareg nomades, la délégation apprend l'impossibilité d'une telle entreprise. Nous supposons que l'étranger change de regard une fois qu'il a fait l'expérience de l'espace, rencontré l'Autre et dansé au rythme de l'Ahellil. En somme, la délégation se retrouve, à son insu, devant l'expérience des limites. La liberté dans laquelle vivent les Nomades s'avère une posture que cet Autre étranger, considéré comme « semblable », ne peut simplement nier sans se nier soi-même.

Mots clés : Désert, Nomade, Ahellil, altérité, identité.

Auteur correspondant : MehdiHamdi, atlantidus@yahoo.fr

ISSN: 2170-113X, E-ISSN: 2602-6449,



Published by: Mouloud Mammeri University of Tizi-Ouzou, Algeria



Introduction

Il est question dans *La traversée* de Mouloud Mammeri, roman publié en 1982, du récit d'une délégation dépêchée dans le désert dans le cadre du commerce pétrolier. Derrière cette mission se cache une autre, motivée par le problème des Nomades, que Boualem, personnage incarnant la pensée unique et rétrograde, va observer leur mode de vie pour aider les autorités locales à les faire sortir de leur confinement culturel et spatial en vue de les sédentariser.

Ayant des représentations préconçues et différentes du Nomade, les membres de la délégation habitant le Nord (Algériens pour les uns et Européens pour les autres), rentrent dans des expériences avec un espace peu commun qui leur apprend qu'il n'est jamais opportun de confiner le désert et ses habitants dans une représentation figée. Les efforts consentis pour cantonner ces Touareg dans une forme de sédentarisation s'avèrent infructueux. Vouloir les assujettir à une culture qui leur est étrangère s'avèrera donc être une vaine entreprise.

En effet, l'histoire nous enseigne que le Targui en général est une réalité très difficile à cerner, tant son espace de toujours est constitué par ces infinités dunaires et pierreuses, sur lesquelles l'étranger possède peu de connaissances. Pour Eric Millet, « *Le targui est tout bonnement inclassable ! C'est un surfeur de l'aridité, qui profite de la puissance de la grande lame du temps pour traverser les siècles au-delà des religions, des politiques et des symboles* ». (1988 :184)

C'est dire que le dessein de contraindre ces Touareg à un ordre de campement et de sédentarisation, affiché par les membres de la délégation, finit contre toute attente, par les pousser à adopter momentanément le comportement et la pensée de ces même Nomades.

Il s'agit dans le présent article de répondre à la problématique d'une altérité à première vue biaisée par un regard et une représentation hâtifs de la question nomade. Nous lisons dans le texte que les nomades sont considérés par certains personnages comme « barbares » qu'il faudrait de toute urgence « civiliser ». Le texte nous montre que l'itinéraire d'un tel comportement et d'une telle pensée face au Nomade sont appelés à changer. Nous supposons que vouloir les assujettir est une entreprise difficile à réaliser, tant elle nécessite des interactions dans des rencontres communes. Ces expériences (le chant et la danse) engagent inéluctablement Soi et l'Autre dans des agitations problématiques qui mèneraient vers des réajustements perceptifs sur Soi et sur l'Autre. Il s'agira tout d'abord de voir comment et par quels moyens s'établit et se vit une forme d'altérité, de prime abord altérée par des images stéréotypées que se font les autres du désert et de ses habitants.

En multipliant les rencontres, et en vivant au rythme d'une vie complexe mais simple, les Etrangers au désert finissent par comprendre et admettre que cet Autre est un être pensant et vivant en harmonie avec un espace qui exige un comportement approprié. Dans ce sens, notre analyse dans un

second plan va s'intéresser à cette interaction d'où découleraient le respect de l'Autre et l'ouverture vers des cultures que les uns et les autres s'approprient dans des expériences communes. Nous retenons les expériences de la danse, de la musique et de la chanson qui rentrent dans le processus de communication et de partage.

1. Qu'est ce qui fait du nomade un « barbare » ?

Quelques-uns des personnages, avant de partir vers le grand Sud, considèrent les habitants de cette grande contrée désertique comme des « sauvages » à civiliser. Investi d'une mission presque morale, Boualem, qui a hérité de son maître(GO) la fougue intégriste de voir les autres comme une menace à l'ordre islamique, entend amener les Nomades de force et par la ruse à épouser de nouvelles pratiques et de bien meilleures croyances.

Ces Nomades, à cause de leur différence, se voient stigmatisés par des représentations qui font d'eux des hommes inaptes à la nouvelle civilisation. Dans ce sens, il est évident pour cet étranger de ne les percevoir que sous leurs habits et leurs personnalités les plus étranges. Pour Boualem, il est urgent d'apprendre aux jeunes nomades les prémices de la civilisation musulmane.

1.1. Un ancêtre barbare

En s'adressant aux enfants nomades, Boualem dit :

Avant l'islam c'était le temps d'ignorance. Les ancêtres des Arabes vivaient comme vivent aujourd'hui vos parents ; c'étaient des barbares, ils enterraient leurs filles à leur naissance. Puis le Koran est venu, apportant la bénédiction, la science, la civilisation. Si vous restez comme vos parents, vous serez des Barbares et des ignorants (Mammeri 2005 : 74)

Une lecture en filigrane de ce segment nous permet de comprendre que le personnage de Boualem, considère qu'en face de la civilisation musulmane, celle des Touareg est à exclure, tant elle ne peut répondre aux exigences de la modernité (la science). Dans un autre abord, l'onde d'une telle représentation dysphorique est à signaler sachant que la manière de vivre propre aux nomades ne peut être acceptée et donnée comme valable et humaine. C'est sur ce point que Boualem développe en présence du directeur d'école le discours suivant :

« Les enfants n'ont pas le choix. S'ils ne veulent pas crever de faim, il faut qu'ils s'intègrent, qu'ils aient un métier. Il n'y a plus de razzia, plus d'esclave pour leur faire le travail. Ils devront renoncer à la barbarie, s'ils veulent manger » (Mammeri 2005 : 75).

Tout au long du récit, nous voyons se développer l'image d'enfants nomades barbares. Si jusque là, cette image, trop dépréciative, est intimement liée au seul personnage de Boualem, elle ne tarde pas malheureusement à être relayée par un autre personnage, cette fois-ci secondaire : le maître d'école. Il dit de ces nomades qu'ils « sont des barbares » (Mammeri 2005 : 80). Mais cela est loin d'être l'unique cause qui a poussé Boualem à les considérer comme tels. En effet, le rapport de ces derniers à l'espace est source de stigmatisation. Et de fait, est considéré comme barbare tout ce qui échappe à l'ordre institutionnel. Ces Touareg, disséminés dans le désert, qui n'épousent point les pratiques modernes de l'espace, ne s'habillent point comme les gens du Nord et qui tiennent vaille que vaille à leur culture et à tout ce qui fait d'eux des gens différents, deviennent ainsi objets de stigmatisation pour l'Étranger.

En refusant les bancs de l'école, les Touareg vont sur les traces de leurs aïeux et tirent de leur environnement le fondamental philosophique nécessaire à la vie de tous les jours. Déjà par le passé, l'administration coloniale n'avait pas su les éduquer de ces lieux. Pour Bernu (1987) « pendant toute la période coloniale, les Touaregs - en particulier les chefs et les "hommes libres" - se sont opposés à la scolarisation de leurs enfants, contrainte qu'ils jugeaient insupportable ». Cela peut-il suffire pour les considérer comme sauvages ?

Le sédentaire et l'homme vivant au gré des lois ne peuvent comprendre le Nomade dans les principes le liant à l'espace. Pour eux, cette façon de vivre comme celle qui avait déjà précédé la leur est appelée à disparaître.

En effet, « la vie nomade est un état premier de l'humanité, amené à disparaître avec l'évolution de la civilisation » (Bonte 2006).

Apparemment, ces nomades sont victimes tout d'abord de l'espace qu'ils habitent parce que celui-ci est considéré comme sauvage. C'est dire que « ces nomades sans lieu fixe sont des prédateurs potentiels. Ils appartiennent à un espace non domestique, dangereux et sauvage » (Bonte 2006). C'est certainement à partir de cette réflexion que les étrangers au désert dans *la traversée* tirent leur représentation de celui-ci. Comment donc apparaît ce rapport à l'espace ?

1.2. Nomades et rapport à l'espace

Dans un dialogue prolongé sur l'espace du désert, le personnage de Boualem dévoile sa véritable mission.

- Vous voulez voir quoi exactement ?
- Les nomades, dit Boualem précipitamment.
- Le sous-préfet se mit à rire :
- Impossible, tout simplement !
- Il y'en a plus ?
- Il y'en a, mais où les trouver ? (Mammeri 2005 : 71).

Il est admis de comprendre dans le présent condensé que les Nomades sont intenables. Ils sont éparpillés dans le désert. Les voir et les regrouper relève de l'utopie tant cela nécessite des moyens et un temps considérables. Le désert se présente comme un espace, qui, par son étendue, abrite l'ensemble des Nomades. Si courir derrière eux, c'est « courir après le vent » (Mammeri 2005 : 73), c'est considérer ces derniers comme des éléments appartenant au désert lui-même. Dans le registre des éléments naturels qui sont les plus enclins à recouvrir et parcourir le désert, nous retrouvons en plus de celui du feu, l'élément du vent.

Assimiler les Nomades au vent, c'est dire leur manière d'exercer le désert. A première vue, il y a l'absence des barrières et des frontières. L'homme nomade ne se fait pas de limites dans son expérience de l'espace. Il est certes à la merci de l'élément aquatique, mais ce n'est pas pour autant qu'il est appelé à abandonner facilement un comportement ancestral pour un autre, considéré comme « balisé » et pas du tout naturel. Pour cerner la dimension de cet habitant, dans son rapport à l'espace, il est opportun de lire Eric Millet, qui, parlant de l'expérience avortée du colonialisme, écrivait : « les Français tentent d'imposer la « paix coloniale » en les sédentarisant. Les hommes bleus ne l'entendent pas ainsi, car leur mode de vie s'enracine dans une perpétuelle recherche de pâturage, loin des villes » (1988 : 180).

Il semble que les Nomades aient hérité de leurs ancêtres d'un comportement qui s'enracine de plus en plus dans le sang jusqu'à devenir une réalité, une habitude, une nécessité et une appartenance. Arpenter le désert, quitte à perdre la vie, est la devise qui anime chacun d'eux. Sinon comment expliquer l'attitude des enfants qui quittent le campement pour le grand vide ? L'un des personnages explique que « dès que les enfants retournaient au campement, ils ne revenaient plus. Ils aimaient encore mieux courir le désert avec la faim dans le ventre » (Millet 1988 : 180).

Se dessine, à cet effet, deux rapports à l'espace. Celui d'un confinement refusé, et celui d'une liberté coulant dans les veines. Une liberté innée et héritée d'une pratique spatiale, première et ancestrale. Pour le même personnage, « la semaine [d'avant]deux enfants se sont sauvés de l'internat ». A côté d'un espace développé par une structure qui relève du culturel, les Nomades ont vite choisi l'espace naturel qui est le désert constitué de dunes, de pierres et d'autres invariants. Au confort et à la chaleur des structures construites par l'homme, les Nomades préfèrent la faim et la soif d'un désert atavique, toujours déjà là. Si le Nomade est considéré comme « barbare », par sa façon d'être à l'espace et sa manière peu commune de voir le monde, il importe surtout de voir comment l'administration compte le civiliser.

2. Comment le civiliser ?

Il est clair, dès le début, que pour Boualem, il s'agit de retrouver dans ce qui reste du désert actuel, le désert prophétique. Son mentor et maître à penser lui explique que les Nomades ont certainement hérité de la foi qui caractérisait l'ensemble des prophètes, qui, sous l'impulsion et le volonté divines, ont cheminé dans le grand désert, pour recevoir la révélation. Si tel

est le cas, il ne pourrait être autrement pour les Nomades actuels, qui ont la chance d'habiter l'étendue sableuse. Le maître conseille et ordonne :

Va vers les créatures, les hommes du désert prophétique. S'ils ont gardé souvenir du message, comme je pense qu'ils font, réjouis-toi avec eux et glorifiez Dieu, rendez-lui grâce de vous avoir permis cette rencontre en ce monde avant celle, ineffable, dans l'éternelle béatitude de l'autre. S'ils l'ont oublié, rappelle-le leur, il n'est pas possible que toute étincelle soit morte en ces cœurs plus enclins que les nôtres à la fois naïve des temps d'innocence, car il a plu à Dieu de placer dans les lieux les plus arides les esprits les plus proches de lui (Mammeri 2005 : 88).

A partir du foyer narratif qui est la lettre, le lecteur découvre les intentions premières qui ont motivé le personnage de Boualem. Envoyé par le GO, il comprend qu'il s'agit de voir si les Nomades ont gardé en eux-mêmes ce qui caractérisait les habitants du désert « où sont nées toutes les révélations et, par-dessus toutes, la dernière, celle du Prophète après lequel il n'est point de prophète » (Mammeri 2005 : 87).

Et si les Nomades ne s'en rappellent plus, il faut les aider à re-connaître leur origine pour leur permettre de méditer sur la question de leur présence dans un tel espace. Le message que contient la lettre a bouleversé Boualem au point qu'il s'arroge le droit de considérer ces derniers comme rétrogrades, car pour lui, ils n'ont pas su découvrir ce à quoi sont destinés les hommes du désert. La déception est tellement grande qu'il décide de passer à l'action réparatrice.

2.1. Le confinement spatial

Pour mieux éduquer les Nomades, il est recommandé de les réunir, or le désert est un espace qu'on expérimente différemment. C'est alors que les structures culturelles et modernes s'invitent pour permettre à ces gens, éparpillés dans le grand désert, de se retrouver dans le même espace. Le chef de daïra reconnaît que les Nomades « ont horreur des choses qui demeurent, mais la civilisation est une œuvre de sédentaires. Les nomades dans les meilleurs des cas la transportent, le plus souvent ils la cassent, mais jamais, jamais ils ne la créent » (Mammeri 2005 : 87).

Ce personnage défend l'idée d'un peuple qui ne peut se conformer à aucune règle.

Toute tentative visant à intégrer les gens du désert dans le confinement institutionnel est vouée à l'échec. Mais l'Etat ne l'entend pas de cette oreille, car il considère les Nomades comme faisant partie d'une Algérie ayant ses règles, ses normes et ses lois. L'un des personnages dit à un autre : « Naturellement les populations d'ici sont aussi algériennes que vous et moi (...) » (Mammeri 2005 : 72-73).

Ce que je voulais dire, c'est que l'Etat moderne que nous voulons construire a ses lois. L'administration coloniale a peu fait pour y préparer les Sahariens. Les racines,

l'ordre, le travail ne font pas partie de leurs traditions. Un Touareg considère comme déshonorant de tenir au pic, une charrue, un marteau (Mammeri 2005 : 73). C'est alors que commence une longue et périlleuse aventure, avec, à la clé, le confinement spatial et la sédentarisation. Nous relèverons dans ce sens que le premier moyen est l'école, considéré « comme le premier instrument d'intégration » (Mammeri 2005 : 73). Dans cette perspective, l'école comme instrument culturel moderne apparaît pour les Nomades sous le signe spatial du ghetto. En plus de l'école, nous retrouvons la cantine, par le biais de laquelle l'on appâte les Touareg affamés. Mais cette structure, qui constitue une bâtisse de confinement physique, ne peut suffire, il est essentiel en effet d'assurer aux enfants nomades un programme permettant un réalignement culturel.

2.2. Le réalignement culturel.

Permettre aux Nomades de connaître d'autres civilisations est quelque chose qui s'inscrit dans l'évolution et la modernité. Mais essayer de les extraire de tout ce qui fait référence à leur civilisation immédiate est un acte peu apprécié, qui s'apparente à l'aliénation. Pour réaliser cette entreprise, le recours à la punition et à la violence devient nécessaire « il a fallu leur envoyer les gendarmes » (Mammeri 2005 :73) pour pouvoir les rassembler et les cantonner.

En plus des gendarmes, les maîtres d'école (venus du moyen orient) ont toutes les prérogatives pour utiliser la coercition comme moyen de redressement. Le narrateur témoigne de cette violence en expliquant « dans le poing fermé du maître le long bâton de tamaris flagellait l'air. Quarante pairs d'yeux, révoltés par la peur, cherchaient à échapper à la fêrule, à la voix » (Mammeri 2005 :75). Ainsi, tels des fauves qu'il faut à tout prix dresser, les enfants touaregs sont soumis aux punitions, à la brutalité et vivent dans une peur au quotidien: «trop jeune, trop jeune, justement c'est maintenant qu'il faut les dresser » (Mammeri 2005 :75).

En outre, il est quasiment interdit à ces enfants de ressentir une quelconque fierté d'être nomades. Face à la violence des maîtres d'école et de Boualem, l'un des enfants persiste à opposer un regard farouche qui montre combien il est courageux. Cette posture est loin de plaire aux tenants du pouvoir dont la présence sur les lieux du désert a pour visée l'éradication de toute manifestation faisant partie de la culture nomade. Ils sont incapables de comprendre que ces Touareg sont seulement différents. En effet, comme l'explique Eric Millet, « ils ne sont pas fatalistes non plus, ils portent simplement en eux un gros morceau d'humanité » (1988 : 177).

Concernant Boualem, le narrateur raconte :

Il pointa l'index vers une tête droite aux longs cheveux torsadés, qu'il avait remarquée dès son entrée. Cette tête l'agaçait. Elle n'était pas baissée comme les autres. Le regard se posait, placides, sur les visiteurs, avec une

espèce d'indifférence humaine. Boualem pensa : ce regard sent encore le désert, il a besoin d'être cassé (Millet 1988 : 76).

Pour une meilleure stigmatisation, l'on continue à désigner l'un des Nomades tantôt par *tête*, tantôt par *regard* en le réduisant à une appartenance animale. La volonté de l'embrigader et de le ghettoïser est certainement due à l'impossibilité pour l'étranger de comprendre le rapport qu'entretient ce dernier avec son propre espace. Son déploiement dans l'étendue du désert n'est pas due à l'assouvissement d'une pratique totale de l'espace, mais à une inscription harmonieuse particulière. Face aux gravats d'une civilisation dite moderne, les Nomades sont plus que jamais déchirés. Ils sont à mi-chemin entre tenir définitivement à leur civilisation ou embrasser de gré ou de force une autre civilisation. Cette posture est des plus intenables, ils ne peuvent s'extraire de leur manière d'être, considérée comme la *vérité*. Comme de revers, à leur grand désarroi, ils enregistrent une appartenance progressive à la *communio*. C'est ce qui engendre une perte progressive de certaines de leurs valeurs ancestrales. Ils passent donc de la *vérité* à la *communio*, par la force des pièges mis en place par les administrateurs. Pour Mourad, le personnage incarnant la figure de l'intellectuel, les jeunes Nomades ne sont pas encore en âge de choisir l'une ou l'autre réalité. Mais d'ici là, ils ignorent que :

L'administration avait imaginé de tendre un beau piège en dur aux errances des coureurs de vent. Il avait construit des murs rouges et épais, planté des lignes droites de tamaris(...) le rêve de l'administrateur était de l'étendre, de le durcir, de le rendre grouillant de tentations offertes(...) Il faudrait bien qu'un jour ou l'autre les courses des chameliers vagabonds viennent s'y enfermer. (...) peu à peu ils prendraient l'habitude de préférer la sureté des murs aux périls d'une mouvance sans cesse sur le qui-vive et ancrée à rien (Mammeri 2005 : 94).

Par ailleurs, pour les étrangers et l'administrateur, une telle expérience n'est pas sans surprises. Ils vont faire l'expérience du désert à laquelle vient s'ajouter la rencontre du Nomade avec lequel ils partageraient une manière d'être et de vivre le désert. De ces expériences communes, ces étrangers au désert et aux mœurs de ses habitants sortiront grandement changés.

3. Expérience des limites et l'effet inverse

En cherchant à voir les Nomades, la délégation entre en interaction avec eux pour enfin pouvoir les comprendre. Les plus sceptiques ont fini par savoir, comme c'est le cas de l'administration coloniale, que les Nomades « sont peut être heureux de vivre comme cela (...) les Touaregs ont leurs chameaux, leurs violons, leur désert et leurs amulettes et ils sont heureux, alors qu'on les y laisse» (Mammeri 2005 : 72). Les laisser, c'est leur permettre de vivre harmonieusement leur espace qui favorise le chant et le langage du corps ; « le Touareg fait des centaines de kilomètres à dos de chameau pour écouter une femme jouer du violon dans un campement. C'est comme l'école(...)» (Mammeri 2005 : 73).

Pour développer l'amour porté pour ce genre de manifestation artistique, le personnage de Ba Salem n'hésite pas à mettre plusieurs jours à parcourir le désert pour participer à un *Ahellil*, en compagnie d'autres personnages. Une telle pratique spatiale et *un tel nomadisme artistique* ne peuvent être compris par l'Etranger. En s'essayant à de tels exercices, ils finissent par comprendre combien ils sont inaptes à comprendre les dimensions symboliques, culturelles et anthropologiques de ces pratiques ancestrales. Invités à une fête, les Etrangers ne peuvent comprendre de cette dernière que ce qu'ils voient comme forme et couleurs. En effet :

Ils furent submergés tout de suite par une profusion de couleurs et de bruits. La fête était pour les oreilles, pour les yeux, pour la trouble attirance, mais derrière les images superficielles ils ne pouvaient rien mettre, parce que personne n'était là pour la leur déchiffrer (Mammeri 2005 : 90).

Toute tentative intellectuelle visant à comprendre par l'esprit le rapport des Nomades à la musique et au chant bute sur des limites. *L'Ahellil*, le chant et la musique qui l'accompagnent sont loin d'être de simples chorégraphies, il est une réinvention précise des différents déplacements et déploiements des hommes bleus sur le désert.

3.1. Désert et nomadisme artistique nomade

A première vue, le nomadisme artistique apparaît comme ayant : « pour objectif de conceptualiser une posture nomade comme mode de pensée et d'action » (Roberge 2014 : 131). Il est vrai que ce concept est généralement utilisé dans le mouvement des artistes contemporains qui sont appelés à se déployer d'une façon incohérente et multiforme dans l'espace, mais il n'en demeure pas moins que ce comportement ressemble beaucoup à celui des Nomades de *la traversée* qui n'ont pas essayé d'institutionnaliser *l'Ahellil* dans un espace clos.

A travers cette manifestation artistique, les hommes du désert développent une manière de penser l'espace et la vie. Ils enseignent par cette mobilité renouvelée, le refus de la sédentarité, qui, dans la durée tue l'inspiration et noie l'art dans la posture qui favorise le retour au même. Fabrice Raffin(2000) explique que « dans la pensée nomade, le point sédentaire n'existe que pour repartir, support, relais du mouvement, relais d'inspiration aussi » (Une posture vraiment dérangement, vue de l'extérieur. Supporter une telle cadence, c'est supporter l'errance, l'étrange, et l'étranger.

Face à l'administration et à l'institution d'un Etat voulant à tout prix les sédentariser, les Nomades opposent un refus catégorique. Ils s'accrochent vaillamment que vaillamment à ce qui fait d'eux des hommes uniques. C'est dans ce sens qu'ils s'adonnent sans répit à ces manifestations artistiques, symboles d'une identité nomade, fondée sur les principes de mouvement et de mobilité. François Borel explique :

De nomade, cette société est en train de devenir agropastorale. La continuité des pratiques sociales qui garantissent son identité touarègue est donc fortement compromise. Un des seuls habitus encore structuré, répété et reproduit par ses

membres est la pratique musicale : celle-ci représente en quelque sorte un refuge identitaire (2006 :523).

Se refusant à se conformer à l'ordre établi, le personnage de Ba Salem, montré dans le texte comme dépositaire des valeurs ancestrales, parcourt le désert pour assister à un dernier Ahellil. Pour Fabrice Ruffin (2000), « l'artiste nomade revendique l'individualisme et une singularité radicale(...) cet artiste ne se laisse pas prendre dans des modèles linaires et espace carrés (...) il doit se libérer des tâches sédentaires et de la religion pour s'adonner à la tâche de la création». La manière de s'inscrire à l'espace et au monde est aussi une façon d'exprimer son identité. Ce que les étrangers à la culture et philosophie nomades ignorent, c'est que le désert est un espace qui impose une manière d'être à lui. Non seulement il façonne les esprits, mais il oriente aussi le mouvement. Pour Raffin (2000), « la mobilité est aussi (...) un rapport au monde et un élément de construction identitaire ».

Pris dans la spirale d'un mouvement qu'ils ne peuvent maîtriser, les étrangers découvrent une autre façon de voir le monde. Devant l'expérience des limites physiques, il existe une autre d'ordre intellectuel :

«le mouvement rejoint ici la métaphore et devient principe de création. En même temps qu'elle est mouvement physique, la pensée nomade est un principe d'inspiration qui se nourrit des découvertes successives des voyages, du mouvement continu, sans arrêt » (Raffin 2000).

L'expérience des limites physique et intellectuelle est une aubaine pour les personnages de sortir transformés. Apparemment, le désert a fait son effet. Par l'art, l'*Ahellil*¹ donc, Boualem est reparti vers le Nord avec des interrogations. Les découvertes étant nombreuses, l'art nomade est une parmi tant d'autres réalités. Pour Raffin :

L'art nomade découvre au fil du voyage, mais il ne se limite pas à découvrir les réalités. La découverte est problématique, problématisée et l'art nomade la met en forme, formes tourbillonnaires, hétérogènes et fluides selon un ordre affectif et critique plutôt raisonnable (Raffin 2000).

En somme, la découverte du Nomade dans le chant, la musique et la danse est une occasion de se découvrir et quelque fois de dépasser ses limites. Nous dirons que ces personnages sont atteints de *la folie du désert*.

3.2. Liberté ou la folie du désert

Traversée est certes un mot anodin quand il est employé seul, mais il aspire à d'autres sens dans le texte. Pour comprendre sa dimension, il faut le relier et le rattacher et à l'espace et aux personnages. Pour Nathalie Sarraute, le mot est ce qui, généralement, empêche le sens de prétendre à un univers sémantique plus large. Dans *Tropismes*, cette auteure explique qu'il faut se

¹ Fête dansante et chantante propre aux Touareg.

fier non pas aux mots qui figent le sens, mais aux structures qui développent à la fois le sens conventionnel et le sens tropismique. Dans ce cas, nous pouvons comprendre que *traversée* désigne à la fois un mouvement dans l'espace, mais aussi des personnages qui sont traversés par un enseignement, une façon de voir le désert et son habitant. Ils sont à notre sens traversés par une folie, celle du désert. Le narrateur déclare à propos des personnages venus du Nord que :

La folie du désert a fait d'eux d'autres hommes. Ils se sentent plus grands, plus libres, plus libres surtout. Mais ils savent en même temps que ce n'est qu'un répit ; ils sentent approcher à grands pas le terme de leur liberté provisoire (...) et cette perspective les rend furieux (Mammeri 2005 : 106).

Il s'agit de comprendre, ci-dessus, un espace développant la thématique de la liberté. C'est à la fois un espace qui offre la possibilité d'un mouvement libre, tant il met en échec les bornes, les frontières et abolit le principe de frontières et de balises. L'homme qui arpente le désert, en dehors de la prétention de le posséder, finit par appartenir à ce même désert et devenir son propre élément. C'est dans ce sens que l'espace du désert nourrit les hommes du principe de liberté qu'ils finissent par incarner. Pour l'*Ahellil*, « des milliers d'hommes viendront de partout avec leurs drapeaux, leurs tentes, leurs provisions. Ils préparent ça depuis des mois ; il y en a qui sont partis depuis des semaines pour venir(...) Ce soir il y aura ahellil toute la nuit » (Mammeri 2005 : 110).

L'*Ahellil*, dans ce sens invite au nomadisme spatial ; il permet de vivre une véritable altérité, basée sur des rencontres effectives. Les hommes sont devant l'opportunité de comprendre la dimension d'une fête millénaire, expliquée à tort par Boualem comme l'incarnation du diable. Devant une telle expérience, le plus fanatiques des hommes, Boualem, tombe sous le charme de l'*Ahellil* et laisse parler son corps. Le narrateur déclare que « Satan l'avait pris dans ses pièges et c'est en vain qu'il se débattait ». Le même personnage finit par comprendre que l'*Ahellil* a ses principes qui trahissent le comportement humain. Avec l'*Ahellil*, on déjoue les tentations, « simuler la guerre au lieu de la faire » (Mammeri 2005 : 115). En gros, c'est une philosophie qui dit l'homme et sa relation à l'autre et à l'espace.

L'onde de la folie du désert traverse les étrangers, qui par suite la transportent. Ces derniers comprennent qu'en dehors de l'espace du désert, nul autre espace ne peut les contenter et les engager dans la quiétude. L'un des personnages explique que « tous ceux qui descendent au Sahara, à un moment ou à un autre, attrapent la folie du désert. (...) simplement on a une impression étrange. On se sent libéré » (Mammeri 2005 : 70)

A la question de savoir de quoi l'homme se sent libéré, la réponse est claire, c'est se libérer « des obstacles, des règles, des conventions » ((Mammeri 2005 : 70)

Boualem, montré jusque-là, sous ses airs cupides, rétrogrades et inhumains, est vite présenté, une fois devant sa femme comme un homme changé. Le narrateur témoigne que : « Kheïra le regardait effarée : Boualem ne lui adressait d'ordinaire que quelques brèves paroles(...) En la regardant, Boualem stupéfait, s'aperçut que c'était la première fois qu'il la voyait » (Mammeri 2005 : 145).

Conclusion

En définitive, le désert pour le personnage de Boualem, constitue cette occasion de voir les choses autrement. Il semble qu'il a entrepris un voyage initiatique qui a favorisé en dehors des contraintes *l'association des énergies*, faisant de lui un homme complet. C'est ce qui l'a doté d'un regard neuf, en voyant le désert comme l'unique espace non encore perverti. Il est à l'image du « voyageur [qui] cherche à se déconnecter de ce qu'il connaît de lui, à découvrir ses limites dans des circonstances inconnues » (Jimenez 2010 : 35).

L'étranger au désert aura compris que les Nomades ne peuvent brader facilement l'espace qu'ils occupent. Malgré la difficulté qui le caractérise, cet espace est le leur. Il est celui qui offre plus de liberté, moyennant sa compréhension en dehors de toute prétention de le posséder. Obliger les Nomades à un confinement de force, par les écoles et les cantines est chose très difficile tant ces hommes « bleus » sont en communion avec leur désert. Cet étranger aura compris aussi que se frotter aux Nomades, ne peut pas être sans conséquences. Il apprend d'eux combien le désert est, tout comme l'école, un lieu où l'on apprend sur soi et sur les Autres.

Bibliographie

- Millet, Eric, 1988, *La quête du désert, d'un rêve à la réalité*, Arthaud.
- Mammeri, Mouloud, 2005, *La traversée*, Alger, Editions El Othmania.
- Bernu, Edmond, 1987, *Les Touareg*, in « Revue Survival International »
<https://core.ac.uk/download/pdf/39869004.pdf>, consulté le 20/10/2018.
- Bonte, Pierre, 2006, *Anthropologie des sociétés nomades fondements matériels et symboliques*, cours assuré au département de sociologie 2006. en ligne sur www2.univ-paris8.fr/sociologie/fichiers/bonte-cours.pdf, consulté le 20/10/2018.
- Roberge, Gabrielle, 2014, *Habiter l'inhabituel/Le nomadisme comme posture artistique dans les œuvres de Jacques Bilodeau, d'Ana Rewakowicz et de Jean-François Prost*, Québec.
- Raffin, Fabrice, 2000, *La pensée nomade et Les nouvelles mobilités artistiques contemporaine*, in : <http://www.fabrice-raffin.com>, consulté le 10/04/2018.
- Borel, François, 2006, « Les musiques touarègues » in *Le livre des désert, itinéraire scientifique, littéraire et spirituel*, Robert Laffont.
- Jimenez, Tania Selena, 2010, *La rencontre de l'Autre en voyage*, mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en communication, Québec, Montréal.